

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

3003

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

PREMIÈRE PARTIE.

I

Le vendredi 13 octobre 1871, fête de saint Edouard, — saint presque aussi vénéré, on n'a jamais su pourquoi, dans la partie septentrionale du Mexique, que dans la « joyeuse » Angle-

sidio del Norte, dernière ville mexicaine de ces parages : précisément en face de la nouvelle ville de Franklin.

Pendant un cours assez restreint de quatre ou cinq cents kilomètres au plus, le Rio Conchos coule entre deux rives pittoresquement accidentées, bordées de cotonniers sauvages, de lentisques, de cactus, de buissons de limoniers, de goyviens et



Hum, fit-il après un instant, s'il n'est pas mort, il n'en vaut guère mieux, voyons encore.

terre, vers quatre heures de l'après-midi, ou de la « Tarde, » ainsi que disent les Espagnols, un cavalier, suivi ou plutôt escorté par un chien gigantesque, apparut sur la rive droite du « Rio Conchos, » à l'angle d'un sentier à peine tracé dans le sable, servant de route pour se rendre du « Presidio de Coyame » au « Presidio del Norte. »

Comme chacun le sait, le Rio Conchos prend sa source dans la Sierra de Patos, descend en plaine par une suite de cascades furieuses, et, après s'être grossi de plusieurs affluents, va déverser ses eaux jaunâtres et bourbeuses et se perdre dans le « Rio Grande del Norte, » frontière actuelle des États-Unis, au Pre-

de chirimoyas, dont les fruits savoureux et rafraichissants sont d'un grand avantage pour les rares voyageurs tourmentés par la chaleur et la soif, que le hasard conduit dans cette contrée désolée, et qui, sans leur secours, seraient exposés au supplice de l'antique Tantale : les eaux de la rivière étant trop chargées de débris de toutes sortes pour être potables, à moins d'être soigneusement filtrées.

Le voyageur dont nous avons parlé, était vêtu du riche costume des « Rancheros, » ou fermiers mexicains, costume essentiellement élégant et théâtral, qu'il portait avec une aisance et une désinvolture rare ; c'était un homme de vingt-neuf à trente

trente ans au plus, dont les traits, fort beaux et très réguliers, dénotaient une grande énergie et une volonté de fer, sa physiologie froide, presque sombre, ses yeux largement fendus et regardant droit, dont la pupille possédait, comme celle des félins, la faculté étrange de se contracter ou de se dilater, selon les émotions qu'il éprouvait, la pâleur mate de son teint sur laquelle tranchait la nuance d'un noir bleu de ses longues moustaches soyeuses et le rouge sanglant de ses lèvres, imprimaient à ce personnage un cachet d'étrangeté qui cependant ne laissait pas que d'être très sympathique.

Il était de haute taille, admirablement proportionné, ses gestes étaient simples, gracieux et empreints de la plus haute distinction; ses mains et ses pieds, d'une petitesse extrême, dénotaient la pure race espagnole; toute sa personne respirait la force jointe à l'adresse et à l'agilité, dans des proportions hors ligne.

Il montait un « mustang » des prairies d'un grand prix, à la tête petite, aux jambes de cerf et aux jarrets de fer, noir comme la nuit, avec une étoile blanche au milieu du front.

Quant au chien, c'était un molosso, appartenant à cette race louisianais, que les planteurs des États du sud des États-Unis dressaient à la chasse aux esclaves marrons, et dont ils se servaient avec tant de cruauté pendant la guerre de la Sécession.

L'aspect de cet animal était véritablement terrible; en le voyant, on comprenait aussitôt quelle terreur ses congénères devaient inspirer aux malheureux esclaves contre lesquels ils étaient lancés.

Diamant ou Diamant, — ainsi se nommait le redoutable animal, — était noir et blanc, avec des taches de feu au museau, ses yeux brillaient comme des charbons ardents, sa gueule entrouverte laissait apercevoir une double rangée de crocs formidables et d'une blancheur nacré; il portait au cou un large collier orné de pointes de fer, longues de six pouces et tranchantes comme des lames de poignard.

Malgré l'heure avancée de la journée, la chaleur était lourde, presque étouffante; des myriades de moustiques se jouaient dans les roseaux et tournoyaient en bourdonnant dans chaque rayon de soleil; une brise folle courait à travers les branches des arbres, le ciel commençait à se charger au levant de nuages d'une teinte livide, qui, peu à peu, envahissaient l'espace en s'abaissant de plus en plus.

Tout présageait l'approche d'un de ces orages redoutables particuliers à ces régions brûlantes, nommés « cordonazos » ou « coups de cordon de Saint-François », qui sévissent avec une rage terrible et en moins de trois ou quatre heures, causent des ravages affreux et changent complètement l'aspect de la contrée sur laquelle ils éclatent.

Soit que le voyageur ne fût pas pressé d'arriver à l'endroit où il se rendait, soit qu'il voulût ménager son cheval, soit, ce qui était plus probable, qu'il plongé dans ces réflexions, il ne remarquait pas l'aspect de plus en plus menaçant de l'atmosphère, toujours est-il que la tête baissée sur la poitrine et les rênes flottant sur le cou de sa monture, il laissait l'animal marcher absolument à sa guise, c'est-à-dire à un trot plus que modéré.

L'ombre des arbres s'allongeait démesurément sur la route poudreuse. Le soleil sans chaleur, semblable à une boule de cuivre rouge, presque au niveau du sol, n'allait pas tarder à disparaître sous la ligne d'horizon, le cavalier arrivait à l'orée d'un « Chaparral » assez étendu, ressemblant à s'y méprendre aux « maquis » de l'île de Corse, le cheval allait pénétrer sous le couvert, lorsque

tout à coup, il fit un brusque écart de côté, en même temps que le chien, poussant un grondement sourd, s'élançait d'un bond furieux en avant et disparaissait au milieu des buissons.

Le cavalier, brusquement tiré de ses réflexions par la secousse qu'il avait reçue et qui avait failli le désarçonner, se redressa sur sa selle, saisit un magnifique fusil à canons tournants, placé en travers devant lui, et jeta un regard circulaire sur la rivière, le bois et la route en avant et en arrière.

Un grand bruit se faisait entendre sous le couvert, mêlé de rugissements et de hurlements sourds; le cavalier fit sentir l'épéon à son cheval, qui se refusa d'abord et finit par obéir, lorsque tout à coup un superbe Jaguar, lancé à pleine course, émergea du Chaparral, poursuivit par le chien qui le suivait presque aux jarrets.

Par un mouvement rapide comme la pensée, le cavalier épaula son fusil, le Jaguar venait directement sur lui.

— Quietto, Negro! — tout beau! — dit-il à son cheval qui renâclait et frissonnait de tous ses membres.

L'animal, obéissant à la voix de son maître, malgré sa terreur, devint immobile, comme s'il eût été subitement changé en pierre.

Le cavalier, toujours froid et impassible, ajusta le Jaguar au moment où celui-ci se préparait à bondir sur lui, et il fit feu.

Le félin fit un saut énorme en poussant un rugissement d'agonie et retomba mort.

La balle, entrée par l'œil gauche, lui avait traversé le cerveau et l'avait tué raide.

— Bravo, Diamant, dit-il au chien, vous êtes une bonne bête.

Celui-ci se dressa, en poussant de petits cris plaintifs, et appuya ses pattes de devant sur la selle, en fixant sur son maître un regard presque humain.

— Oui, oui, vous êtes une bonne et intelligente bête, Diamant, reprit le cavalier en le caressant; voilà une belle chasse; et il ajouta comme se parlant à lui-même: Mais comment se fait-il que ce Jaguar soit sorti de si bonne heure de sa tanière?

Diamant s'était remis à courir jusqu'à l'entrée du bois; là, il s'était retourné et était revenu près de son maître en poussant deux ou trois de ces cris plaintifs dont il avait l'habitude, en le regardant avec une expression singulière.

— Bon, reprit le cavalier, qu'y a-t-il encore? Tu as découvert quelque chose, Diamant? Est-ce donc un autre Jaguar?

Le chien tourna la tête du côté du Chaparral.

— Bon, je te comprends, allons voir.

Le cavalier piqua doucement son cheval, bien qu'avec répugnance, l'animal se décida à se diriger au grand trot vers le couvert.

Certain que son maître le suivait, le chien s'était élancé au milieu des buissons où il n'avait pas tardé à disparaître.

Après s'être enfoncé sous le couvert et avoir marché avec précaution, l'œil au guet et le doigt sur la détente de son fusil, au bout de quelques minutes, le cavalier déboucha dans une étroite clairière.

Alors la manœuvre de Diamant lui fut expliquée.

Un homme gisait étendu au pied d'un arbre, au milieu d'une mare de sang.

Cet homme semblait mort, il était immobile, la face tournée vers le ciel.

C'était un Indien « bravo », c'est-à-dire indépendant.

Malgré les peintures qui le défiguraient, ses traits étaient beaux, réguliers, intelligents et énergiques, aux nombreux colliers chargés de médailles en or et en argent tombant sur sa poitrine, à la plume d'aigle plantée droite au-dessus de son oreille et aux queues de loup à ses talons, il était facile de le reconnaître pour un chef, autant qu'il est possible de constater l'âge d'un Indien, il ne semblait pas avoir plus de trente ans; le sang coulait goutte à goutte de deux blessures, l'une à la poitrine, l'autre au bras droit.

— Sa lance, ses flèches, son fusil, son tomawhaweh et son couteau à scalper, étaient soit à sa ceinture, ou près de lui sur l'herbe.

— Pauvre diable, murmura le cavalier, il est mort, assassiné par surprise sans doute; cependant, il faut voir: les blessures saignent encore, peut-être n'est-il que blessé; au désert, quel que soit la couleur, les hommes doivent être frères; c'est dans les villes qu'ils sont ennemis, ajouta-t-il avec amertume.

Il mit pied à terre, jeta la bride sur le cou de Negro qui resta immobile, et il s'approcha de l'Indien sur lequel il se pencha.

— Hum, fit-il après un instant, s'il n'est pas mort, il n'en vaut guère mieux, voyons encore.

Il prit dans le gousset de ses « calzoneras » une riche montre d'or de fabrication française, et il présenta le verre devant la bouche de l'Indien; après une ou deux minutes, il regarda, le verre était terni par une espèce de buée.

— Bon! fit l'inconnu, il vit encore, essayons.

Alors, avec une adresse, témoignant d'une grande habitude, le cavalier, après avoir cherché dans ses « alforjas, ce dont il avait besoin, commença à panser le blessé, aussi bien sans contredit que l'aurait pu faire n'importe quel médecin.

Le cavalier s'aperçut alors que les blessures de l'Indien étaient loin d'avoir la gravité que d'abord il avait supposé, elles étaient en réalité fort légères, la perte seule du sang avait causé un évanouissement.

La blessure de la poitrine n'avait attaqué aucun organe, la balle était ressortie après avoir déchiré les chairs; il en était de même pour celle du bras droit.

L'Indien avait sans doute été attaqué à l'improviste par un ennemi embusqué dans les buissons, il était tombé de cheval, la chute l'avait fait évanouir, et son ennemi, le croyant mort, s'était échappé.

Il n'y avait aucun danger à laisser le blessé évanoui pendant quelque temps encore, pendant cet évanouissement, la nature ferait son œuvre, sans être contrariée par quelque mouvement maladroit.

Le chasseur remonta donc à cheval, et, après avoir ordonné d'un geste à Diamant de veiller sur le blessé, il retourna sur la route pour prendre la peau du Jaguar, qui était fort belle et qu'il ne voulait pas perdre.

En moins d'un quart d'heure la peau fut enlevée et la carcasse du félin abandonnée aux vautours.

Cela fait, il retourna à la clairière.

Cependant il était inquiet, l'orage se rapprochait de plus en plus, avant deux heures, il éclaterait.

Il ne fallait plus songer à arriver avec le blessé au Presidio del Norte avant l'orage.

Le cavalier cherchait un abri, mais dans ce désert, un abri n'était pas facile à trouver, cependant, il ne désespéra pas.

Cet homme paraissait accoutumé de longue date aux péripéties singulières de la vie d'aventure.

Après avoir étendu la peau de Jaguar sur le sol et l'avoir « crochoté » pour l'empêcher de se rétrécir, il reprit ses recherches.

Le hasard lui vint en aide. À quelques pas seulement de la clairière, au milieu d'un chaos immense de rochers comme on en rencontre si souvent au Mexique, il aperçut l'ouverture d'une caverne.

L'entrée de cette caverne, située à peu près à quatre ou cinq mètres du sol, et à laquelle on arrivait par une espèce d'escalier aux marches gigantesques, était parfaitement dissimulée et presque impossible à découvrir du dehors, à cause de plusieurs blocs de rochers entassés sans ordre devant elle.

Le cavalier siffla Diamant, retira de sa gibecière un morceau de bois « d'acote », l'alluma et, se faisant précéder par le chien, il pénétra dans la caverne.

Elle était fort belle et fort grande, et paraissait s'enfoncer très loin du côté de la rivière; le chasseur ne poussa pas provisoirement ses recherches plus loin; un amas d'os desséchés qu'il aperçut dans un coin lui fit supposer, ce qui devait être vrai, que cette caverne servait de repaire au Jaguar qu'il avait tué; réflexion qui lui causa une certaine inquiétude, les Jaguars vivant presque toujours accouplés.

Le temps pressait, il se hâta de faire une provision de bois puis il alluma un grand feu et retourna à la clairière, où depuis longtemps déjà Diamant l'avait précédé.

Là une nouvelle surprise attendait l'inconnu, Diamant retenait par la bride un fort beau cheval à la tête fine et intelligente qu'à ses harnais et au manque d'étriers, il conjectura devoir être le cheval de l'Indien blessé.

On connaît l'intelligence remarquable des chevaux sauvages et leur dévouement à toute épreuve pour leur maître; celui-ci était sans doute resté près de son cavalier lorsqu'il avait été blessé; effrayé par l'approche du Jaguar, il s'était enfoncé dans le Chaparral pour échapper à ce dangereux ennemi; puis, après un certain temps, il était revenu, et apercevant un autre cheval, il s'était hasardé à s'approcher; c'était sans doute alors que Diamant l'avait à l'improviste arrêté par sa longe qui traînait à terre.

Le cavalier s'approcha de l'animal, le flatta en lui parlant en langue comanche, langue qu'il parlait comme l'espagnol, le cheval se laissa caresser et ne fit aucun mouvement pour s'échapper.

Le cavalier laissa la peau du Jaguar dans la clairière, il plaça l'Indien toujours évanoui, sur le cheval, puis, après avoir ramassé les armes, il siffla Negro et Diamant et conduisant le second cheval par la longe, tout en maintenant le corps du blessé, il se dirigea vers la caverne, suivi pas à pas par son cheval et par son chien.

Aussitôt entré dans la caverne, il étendit le blessé sur un amas de feuilles sèches, puis il enleva les harnais aux chevaux qu'il laissa libres, certain qu'ils ne se sauveraient pas, et il leur donna la provende.

Le chasseur visita alors ses alforjas, en retira les vivres nécessaires, et procéda activement à la confection du repas.

Dans une petite marmite de fer remplie d'eau, il avait mis un morceau de « charqui, » — viande séchée au soleil.

Deux pluviers et un écureuil gris, qu'il avait tiré pendant la journée, complétèrent avec des pommes de terre placées sous la cendre, des biscuits de mer et un morceau de fromage de chèvre, un repas fort confortable, pour le lieu où il se trouvait

le tout devant être arrosé avec de l'eau-de-vie de France, et de l'eau puro.

Pendant que ce repas cuisait, et que le cavalier le surveillait, tout en fumant une mince cigarette, l'orage éclata avec une fureur inouïe.

— Eh ! eh ! fit l'inconnu, qu'il pleuve ! qu'il vente ! qu'il tonne ! peu m'importe maintenant ; Pauvre diable ! ajouta-t-il en se tournant vers l'Indien, je voudrais bien que son évanouissement cessât ; j'ai eu tort de tenter cette expérience que m'a si fort recommandée le docteur Simon, peut-être aurait-il mieux valu essayer de le faire revenir tout de suite à lui ; à la grâce de Dieu ! maintenant il est trop tard !

Et après avoir goûté son pot-au-feu, il remit du sel dans la marmite en hochant mélancoliquement la tête.

— Attention ! le Jaguar ! cria tout à coup une voix rauque en mauvais espagnol, tout près de lui.

Le cavalier bondit sur ses pieds, son fusil à la main.

Dans le fond de la caverne, un superbe Jaguar était flûtré, ses yeux étincelants brillaient comme deux charbons ardents.

Diamant se tenait en arrêt devant lui, en grondant sourdement.

— Quand je le disais ! murmura le cavalier d'un voix railleuse, mon gaillard était marié, quel malheur d'être contraint de détruire un ménage si uni ! et s'adressant au molesse : Arrière, Diamant ! cria-t-il, arrière tout de suite !

Le chien obéit de mauvaiso grâce et vint se ranger à la droite de son maître.

Le tigre poussa un miaulement plaintif en se battant les flancs de sa queue puissante.

— Pauvre bête ! reprit le cavalier, cela l'étonne de trouver son logement envahi, elle me demande dans son langage ce que j'ai fait de son mari ? le mieux est de l'envoyer le rejoindre le plus tôt possible.

Tout en parlant ainsi à lui-même, l'inconnu, le fusil à l'épaule, surveillait attentivement le fauve.

Celui-ci poussa un second miaulement, mais strident et terrible cette fois !

Et en même temps il se ramassait sur lui-même.

— Attention ! reprit la voix.

Tout à coup le fauve fit un bond immense.

Au même instant une détonation éclata avec un bruit terrible répercuté à l'infini par les échos de la caverne, le félin tomba comme une masse et roula presque jusqu'aux pieds du cavalier.

Celui-ci ne fit point un pas en arrière ; il se pencha sur l'animal immobile.

Le Jaguar avait été littéralement foudroyé.

— Bon, cela me fait la paire, dit-il en se redressant.

Et tout en glissant des balles dans les canons de son fusil, il revint froidement reprendre sa place devant le feu.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il à l'Indien en se tournant vers lui.

— Bien, mais très faible, que m'est-il arrivé ? pourquoi suis-je ici ?

— Bon ! répondit le cavalier qui semblait affectionner cette locution ; vous avez perdu la mémoire à ce qu'il paraît ?

— Que veut dire mon frère, le chasseur pâle ? reprit l'Indien, je ne le comprends pas.

— Je parle cependant en excellent comanche il me semble ? je me rendais au Presidio del Norte, lorsque en arrivant près du Chaparral au milieu duquel nous nous trouvons, mon

chien Diamant s'est élançé dans les buissons et a fait lever un Jaguar que j'ai tué, puis Diamant m'a conduit dans une clairière, où vous gisiez sans connaissance étendu au pied d'un arbre ; c'était à vous sans doute qu'en voulait le Jaguar ; dans le premier moment je vous ai cru mort, mais remarquant que le sang sortait encore de vos blessures...

— Je suis donc blessé ? fit-il en jetant un regard sur lui-même ; c'est vrai, ajouta-t-il après un instant, j'ai deux blessures.

— Oui, de deux coups de feu, mais sans aucune gravité, heureusement ; je vous pensai, et comme l'orage menaçait, je cherchai un refuge ; le hasard me fit découvrir cette caverne, que je supposai devoir servir de repaire aux Jaguars ; je vous y transportai, avec vos armes, sur votre cheval, qui après avoir fui devant le fauve était revenu près de vous ; voilà tout.

— Vous avez fait cela ? s'écria-t-il avec surprise.

— Certainement je l'ai fait.

— Vous, un Espagnol ? vous avez secouru un Indien ? un Indien « bravo ? »

— Pourquoi non ? n'êtes-vous pas un homme ?

— Le croyez-vous ? les blancs prétendent le contraire.

— Bou ! que seriez-vous donc alors ? la seule différence entre nous est que je suis blanc et que vous êtes rouge.

— Pensez-vous que le Wacondah nous ait donné une âme ?

— Pourquoi pas ? Dieu ou le Wacondah, comme vous l'appellez, a fait tous les hommes, blancs, rouges, noirs, ou jaunes, peu importe ; les races sont différentes, chacune d'elles a des aptitudes adaptées aux contrées pour lesquelles elles ont été créées, mais leur âme est la même ; pour le Wacondah, quelle que soit sa couleur, un homme est un homme, et ils ne valent pas mieux à ses yeux les uns que les autres.

— Bien ; mon frère est un grand esprit, il juge sagement.

— Je ne sais pas si je suis un grand esprit, mais quoique je sois bien jeune encore, j'ai assez souffert pour avoir acquis de l'expérience et reconnaître que non seulement les blancs ne valent pas mieux que les Peaux-Rouges, mais que dans certaines circonstances ils leur sont inférieurs ; pensez-en ce que vous voudrez, telle est mon opinion : maintenant, Peau-Rouge, si ce qui vous est arrivé est un secret, gardez-le, je ne tiens pas à le savoir, j'ai assez des miens sans essayer de découvrir ceux des autres ; le repas est prêt ; et si vous vous sentez en appétit, et même si vous n'en avez pas, mangez, cela vous fera du bien et vous donnera des forces.

— Mes blessures ne sont pas dangereuses.

— Non ; dans quelques jours il n'y paraîtra plus ; vous avez eu affaire à un maladroit ; moi je ne vous aurais pas manqué.

— Mon frère est adroit ? dit l'Indien en souriant.

Il se leva avec quelque peine, et vint s'asseoir auprès de l'inconnu.

Ils mangèrent ; le cavalier de très bon appétit, l'Indien en s'efforçant visiblement.

Lorsque le cavalier lui présenta sa gourde d'eau-de-vie, l'Indien refusa.

— Les Comanches sont sobres, dit-il, ils ne boivent que de l'eau.

— Cependant, une rasade d'eau-de-vie, faible comme vous l'êtes, vous ferait du bien, et vous donnerait des forces.

— Des forces factices, répondit l'Indien en souriant, l'eau de feu est bonne pour les blancs ; c'est un poison pour les Peaux-Rouges ; l'eau de feu les rend fous, et en fait des brutes.

— Vous avez raison ; l'eau de vie est bonne, mais prise à petites doses ; il faut savoir s'arrêter à temps, buo avec excès, elle fait autant de mal aux blancs qu'aux rouges ; l'ivresse est la même pour tous.

Les deux hommes allumèrent l'un une cigarette l'autre son calumet.

Il y eut un long silence ; l'ouragan faisait rage au dehors.

Lorsque son calumet fut éteint l'Indien fouilla dans sa gibecière et en retira un paquet d'herbes.

— Mon frère veut-il me rendre un service ? dit-il.

— Bon ! pourquoi non ? répondit l'autre.

— Mon frère est un grand médecin ; mais la médecine blanche met trop de temps à guérir les Peaux-Rouges ; mon frère veut-il piler ces herbes ?

— Soit, dit en souriant le cavalier.

Il prit les herbes et les pila consciencieusement ; l'Indien, après avoir fait lavar ses plaies avec de l'eau dans laquelle il avait jeté une poudre blanche, se fit appliquer sur ses blessures les herbes pilées arrosées avec leur propre jus, puis il recouvrit le tout d'une espèce de bouillie faite avec de la terre et l'eau avec laquelle les plaies avaient été lavées, les bandages furent ensuite replacés par-dessus.

— Merci, dit-il, demain je serai fort, après-demain je serai guéri.

— Hum ! je crois que vous allez un peu vite, répondit le chasseur en souriant d'un air incrédule.

— Mon frère verra.

Il bourra son calumet de « Morriché, » espèce de tabac sacré, mêlé d'opium, dont seuls usent les chefs, — et l'alluma avec une baguette « médecine » afin de ne pas toucher les charbons avec ses doigts.

L'Espagnol se laissait aller à ses rêveries, tout en suivant d'un regard distrait les singulières paraboles faites par la fumée bleuâtre de sa cigarette.

Par moment, le Peau-Rouge jetait à la dérobée sur le rêveur un regard d'une expression étrange : ses traits, perdaient de leur rigidité marmoréenne, et un frisson nerveux courait dans ses membres.

Tout à coup, il secoua sur son pouce la cendre de son calumet, le repassa à sa ceinture, saisit son tomawhauwek, et s'approchant du cavalier qui le regardait venir en souriant, l'Indien s'arrêta à deux pas de lui, jeta la hache à ses pieds, croisa les bras sur la poitrine, et d'une voix haute et ferme :

— Don Pedro de Luna y Montiel, lui dit-il, prends mon tomawhauwek et brise-moi le crâne ; en me sauvant, tu as, sans le savoir, sauvé la vie à l'un de tes plus mortels ennemis !

Il baissa la tête et attendit le coup, froid et résigné à la mort.

(A SUIVRE.)

Deux Auvergnats déjeunent dans un restaurant du Palais-Royal.

A midi, le canon, qui est encore en exercice, éclate.

— Fouchtra ! qu'est-ce qui nous arrive ? demande au garçon l'un des convives.

— Monsieur, répond le garçon, c'est le soleil qui, au coup de midi, fait partir un canon placé dans le jardin.

— Ah ! ouais ! ricane l'Auvergnat. Et comment sait-il qu'il est midi, le soleil ? Farcour, va ! on ne nous fait pas accroire ça, à nous autres enfants de l'Auvergne.

UN ÉCHAPPÉ DE LA BASTILLE

OU

EXILI L'EMPOISONNEUR

V

UN MAÎTRE EMPOISONNEUR.

Pourtant les jours se succédaient sans apporter de changement à son sort. Aucun bruit du dehors n'arrivait jusqu'à lui ; rien ne lui annonçait la liberté prochaine, nulle nouvelle que ses amis s'employassent en sa faveur, ne transperçait la quadruple enceinte de la forteresse pour relever son abatement par l'espérance.

Des amis ? en avait-il donc d'autres que des compagnons de plaisirs, insoucians de lui comme il l'avait toujours été d'eux-mêmes, et la femme qui, pour se livrer à ces caresses, avait honteusement trompé père et mari, ne pouvait-elle pas se montrer d'aussi facile composition à l'endroit de son souvenir ?

Oh ; quand Sainte-Croix songeait à tout cela, c'était dans le cachot d'effroyables tempêtes de douleur, de colère et de désespoir.

Les noms de Madelaine et du lieutenant civil retentissaient dans les sanglots, les cris et les imprécations.

Le prisonnier se tordait sous des accès de folie furieuse, les cheveux hérissés, l'écume aux lèvres, meurtrissant ses poings aux barreaux ou menaçant de se briser la tête contre la muraille.

Puis il retombait sur sa couchette, dompté, anéanti — et il pleurait — il pleurait, lui, l'aventurier jadis cuirassé contre toutes les émotions, lui qui avait abandonné sans remords son enfant au hasard, lui qui avait pu contempler d'un œil sec les larmes de sa mère !

Cependant Exili poursuivait avec calme :

— Pour quo l'empoisonnement passe à l'état d'art et soit légitime comme tel, il a impérieusement besoin de l'impunité.

Je n'entends pas parler ici de cette impunité mesquine qui résulte de la faiblesse des hommes, de leur impuissance à châtier, de l'ignorance ou de l'oubli de la justice.

René le Florentin est mort tranquillement dans son lit. Qu'est-ce que cela prouve, sinon que le Béarnais lui avait pardonné le poème de senteur de Jeanne d'Albret et les gants parfumés de madame de Sauves ?...

Mais la culpabilité de René était connue, le peuple mau dit sa mémoire, et madame Olympia a été inquiétée à Rome.

Moi-même je suis à la Bastille. — Pourquoi ? Parce que, à tous, il restait quelque chose à apprendre.

Crois-tu, par exemple, que, s'ils avaient possédé le secret que je cherche, René aurait eu besoin de la pomme et des gants qui l'ont décrété d'infamie, et Borgia du vin d'Orviété qui l'a envoyé dans l'autre monde.

Crois-tu que la populace romaine poursuivrait de boue et de pierres le carrosse de ma protectrice, et que le nom de ton compagnon serait par toute l'Europe un symbole d'horreur et d'effroi ?

O mon élève, ô mon fils ! l'impunité que je veux pour nous est celle qui s'étend au delà du tombeau, et qui, après nous avoir faits puissants, riches, aimés, honorés dans la vie, nous laissera publiquement estimés dans la mort où nous serons venus escortés des regrets universels.

Voilà ce que est vraiment digne de nous et ce qui nous fera dominer de toute la hauteur d'une perversité sublime cette misérable foule que nous aurons trompée et dont nous pourrions rire au fond du cercueil !

Sous ces paroles Saint-Croix se relevait et se remettait à l'étude.

Les deux compagnons n'étaient nullement dérangés dans leurs travaux et leurs expériences.

Exilié passait à la Bastille pour un prisonnier débonnaire, d'intelligence quelque peu fêlée, mais sans velléités d'évasion ou de révolte.

D'aucuns protecteurs de haut lieu, et qui recouvraient parfois à ses services, avaient d'ailleurs recommandé que l'on se bornât à le garder soigneusement, sans s'occuper outre mesure de ce qu'il pouvait faire, et le geôlier, auquel il abandonnait volontiers sa ration de vin et dont il avait acheté les bonnes grâces en le guérissant d'une fièvre, le laissait entièrement libre de vaquer à sa diabolique cuisine.

Quant à Sainte-Croix, c'était un pensionnaire de trop médiocre importance pour qu'on s'en inquiétât beaucoup.

Le chevalier commençait à ne plus attendre sa liberté que de lui-même.

Il avait parlé d'évasion.

Mais l'Italien avait répondu :

— Plus tard. Nous n'avons pas encore trouvé...

— Nous fuirons donc ensemble ? s'était écrié Sainte-Croix.

— Quand je n'aurai plus rien à t'apprendre.

Un matin, le geôlier dit en entrant au chevalier :

— Voici une visite qui vous arrive.

Puis, introduisant un gentilhomme :

— Vous avez un quart d'heure à bavarder ; mettons vingt minutes en considération de la double pistole que je viens de recevoir, et après cela, en route ! Je viendrai vous reprendre...

Le geôlier sortit, et M. Reich de Penautier faillit étouffer Sainte-Croix d'embrassades.

Un cri sortit des lèvres de Sainte-Croix.

— M'apportez-vous la liberté ?

M. le trésorier de la bourse des États du Languedoc eut des mélancolies trop bien jouées pour être réelles.

— Hélas ! mon pauvre chevalier, répondit-il, vous avez des ennemis puissants, et toutes nos sollicitations sont venues échouer contre leur crédit.

Le plus affreux découragement remplaça sur le visage du prisonnier le rayon d'espérance qui l'avait éclairé un instant.

Puis ses colères reprenant le dessus :

— Quels misérables ont donc juré de me faire pourrir dans cette tombe de granit ! dit-il d'une voix sifflante ; et quelle si grande faute ai-je commise pour que le monde entier s'acharne ainsi sur ma personne ?

— Une faute qu'un père ne pardonne pas, répondit Penautier d'un air contrit, et que réprouvent à la fois les lois de la morale et celles de notre sainte religion.

Songez-y, chevalier, la paix d'une famille troublée, le déshonneur apporté dans un ménage, un mari séparé de sa femme, une fille éloignée de son père, voilà des crimes que le monde ne pardonne qu'à la seule condition qu'ils restent enfouis dans le plus profond mystère, et qu'ils se passent entre gens de race.

Mais votre passion, si malheureusement partagée par madame la marquise de Brinvilliers, a quelque peu cassé les vitres, et si j'en crois les bruits malveillants qui ont couru, le capitaine

Gaudin de Sainte-Croix serait loin d'égaliser en noblesse les gens qu'il a offensés.

Le financier se tut, attendant l'effet de ses paroles.

Mais Sainte-Croix n'y avait prêté qu'une médiocre attention.

— Et Madeleine, murmurait-il, Madeleine que je croyais à jamais uni à mon sort, Madeleine qui avait juré de me consacrer son existence tout entière, de vivre de ma vie, de mourir de ma mort ; Madeleine à laquelle m'attachent et le passé et le présent, m'a-t-elle donc déjà renié, elle aussi ?

Voilà plus d'une année que je me heurte aux murs de ce cachot ; plus d'une année dont chaque jour n'a été pour moi qu'un long regret, qu'une douleur immense, qu'un désespoir de tous les instants !

Et elle, elle qui aurait pu me consoler, elle qui pourrait encore m'empêcher de maudire, elle qui seule pourra dans l'avenir se dresser entre moi et mes vengeances... elle n'a pas daigné donner un mot de souvenir à l'homme qu'on a arraché de ses bras pour le jeter ici, les lèvres encore humides de ses baisers.

— Vous vous trompez, chevalier, répondit doucement Penautier. Vos accusations sont injustes. Je vous le pardonne devant votre malheur, comme madame la marquise vous les pardonnerait elle-même. Ignorez-vous les exigences qui retiennent malgré elle une femme de qualité ?

L'amour vrai, interrompit Sainte-Croix, méprise ces conventions humaines qu'on appelle les exigences du rang.

— Elle l'aurait voulu, que la chose lui eût été impossible. Croyez-moi, mon ami, madame de Brinvilliers n'a jamais cessé de vous aimer ; depuis l'instant où vous l'avez quittée, elle vous pleure, et ses larmes sont sa seule force.

D'ailleurs, surveillée, espionnée, gardée à vue comme elle l'est, se débattant entre la sévérité paternelle et les calomnies de ceux qui vous sont hostiles...

— Et qui donc, excepté MM. d'Aubray, a quelque motif de haine contre moi ?

— Je n'entends nommer personne ; mais interrogez votre mémoire, chevalier, elle vous répondra certainement.

— Interroger ma mémoire ?...

— Un homme comme vous, qui a eu beaucoup d'aventures, beaucoup de succès et qui est doué de vos qualités, a dû semer bien des ennemis sur sa route.

Le chevalier mit son front dans ses mains et se prit à songer.

— Cherchez bien ! continua Penautier.

Sainte-Croix releva la tête et regardant en face le financier :

— Si vous me dites de chercher, monsieur, c'est donc que vous avez trouvé ?

— Mon Dieu ! la charité m'oblige à vous venir en aide, et quelque chagrin que j'éprouve à constater les faiblesses de mon prochain, ne vous semble-t-il pas que chez La Vienne, Hanyvel...

— Lui, s'écria Sainte-Croix, allons donc, impossible !

— On dit qu'il aimait la marquise, répondit hypocritement Penautier. N'est-ce pas sur un mot imprudent de sa part que vous avez tiré l'épée ?

— C'est vrai. A présent, je me rappelle...

— Ce mot que, sans considération pour vous, il a dit devant tous, n'a-t-il pas pu fort bien le souffler à l'oreille de M. Dreux d'Aubray ! Il connaissait votre retraite, et ils étaient bien rares ceux qui avaient votre secret.

— Oh ! si j'étais sûr ! s'écria le chevalier les dents serrées.

— Notez, continua Penautier, que je n'affirme rien. Je crois

tenir un fil de ce mystère ; je le suis, je cherche ; les probabilités sont malheureusement contre Hanyvel

— C'est bien, interrompit Sainte-Croix, cet homme est condamné.

L'éclair de joie que nous avons vu briller dans les yeux du financier d'église au moment où, dans le tripot du baigneur, Sainte-Croix menaçait Hanyvel de sa rapide, transfigura de nouveau sa physionomie douceâtre, et ce fut presque emporté par je ne sais quel mouvement imprévu qu'il s'écria :

— Touchez-là, nous vous ferons sortir d'ici.

Un troisième personnage intervint dans la conversation : c'était Exili, qui, pendant tout ce qui précède, était étendu sur sa couchette en feignant de dormir, et qui, pourtant, n'avait pas perdu une parole.

— M. de Sainte-Croix n'a pas besoin de sortir de la Bastille pour atteindre ses ennemis, prononça-t-il d'une voix grave et prophétique.

Devant l'apparition de l'Italien, dont la tête fantastique et le grand corps émergeaient de l'ombre, M. Reich de Penautier se recula.

— Oh ! n'ayez pas peur, dit Sainte-Croix, c'est mon compagnon, mon ami, mon maître.

— On m'appelle Exili, continua l'empoisonneur ; vous voyez bien, mon maître, que nous pouvons nous entendre.

— En vérité, monsieur, je ne sais, balbutia Penautier, qui faisait d'incroyables efforts pour ressaisir son sang-froid.

— La chose est cependant bien facile à comprendre, et si les violences bien légitimes de son caractère n'absorbaient pas M. de Sainte-Croix, mon élève et mon fils, il aurait compris depuis longtemps : une haine commune vous réunit contre Hanyvel.

— Vous vous trompez, monsieur.

— Je ne me trompe jamais : l'homme dont vous parlez n'est-il pas receveur général du clergé ? Une fort belle place, si j'en juge par les soixante-quinze mille livres qu'elle fait deux fois l'an encaisser à celui qui en a le brevet.

En n'ai-je pas entendu dire par le chevalier que vous étiez vous-même trésorier de la bourse des États du Languedoc, parlant parfaitement apte à remplacer le seigneur de Saint-Laurent si un malheur venait à lui arriver ?

— Eh bien ?

— Eh bien, le malheur lui arrivera.

— Monsieur ! monsieur ! s'écria Penautier tout haletant d'émotion, je vous somme de vous expliquer.

En ce moment on entendit résonner le pas du geôlier.

— Nous n'en avons pas le temps, répondit l'Italien.

Puis, allant à l'endroit où il renfermait le résultat de ses travaux, il y prit une petite fiole, et la présentant au financier, qui, tout pâle, essuyait de son mouchoir de dentelles la sueur qui baignait son front :

— Prenez ceci, dit-il, deux gouttes suffiront pour que notre ami Sainte-Croix soit débarrassé d'un souvenir pénible, et pour que la marquise de Brinvilliers n'ait plus à redouter les indiscretions d'un malavisé, — ceci sans préjudice de la charge de receveur général du clergé, qui pourrait, certes, vous incomber si le sieur Hanyvel arrivait à décéder.

Le geôlier entra.

— Prenez donc, fit Sainte-Croix à voix basse, prenez.

Le financier saisit la fiole d'une main tremblante et la dissimula sous les riches broderies de ses manchettes.

— Allons, monsieur, il faut sortir, commanda le geôlier.

Penautier gagna la porte en chancelant, il allait disparaître, quand Exili lui jeta comme un salut d'adieu ce regard sinistre :

— Mes compliments, monsieur le receveur général du clergé !...

Lorsque la porte se fut refermée sur les prisonniers, que les pas se furent perdus dans le dédale des corridors, Exili s'approcha de Sainte-Croix, en lui prenant la main.

— Chevalier, lui dit-il, sais-tu quel est le traître à qui tu dois demander compte ? Sais-tu l'homme qui, avec la patience et la fourberie de Tartuffe, a ourdi contre toi le complot infâme qui t'a jeté à la Bastille ? Cet homme-là, mon fils, je te le dis, c'est l'hypocrite qui sort d'ici, c'est M. Reich de Penautier.

— Je le savais, dit tranquillement Sainte-Croix.

L'Italien regarda son compagnon avec un profond étonnement.

— Oui, poursuivit Sainte-Croix, je l'avais soupçonné dès le commencement de l'entretien, et la fin a changé mes doutes en certitude.

— Et tu as pu rester impassible ?

— Oui, car c'est sur cet homme que je compte pour ma fortune à venir.

— Bien, très bien ! s'écria l'Italien en prenant les mains du chevalier ; de ce jour je te reconnais véritablement pour mon fils bien-aimé, pour mon digne disciple.

VI

LE PACTE DE LA MORT

Depuis la visite de Penautier, visite si brusquement terminée par l'intervention d'Exili, le caractère de Sainte-Croix avait complètement changé.

Plus d'éclairs de gaieté, d'emportements furieux : un sombre abattement, toujours.

Souvent son compagnon de cachot le surprenait le regard fixe, l'œil démesurément dilaté, si profondément plongé dans ses méditations, qu'il n'entendait même plus la voix qui l'appelait.

— Ne me direz-vous pas, chevalier, demanda l'Italien, un jour qu'il avait été plus taciturne encore que de coutume, ne me direz-vous pas quelles inquiétudes plissent ainsi votre front et vous arrachent par instants des paroles sans suite ?

Sainte-Croix parut hésiter un moment.

— Soit, répondit-il enfin avec emportement, je vous l'avouerai. J'ai peur.

— Vous, chevalier ! si donc ! vous vous calomniez. Votre cœur, j'en suis sûr, est au-dessus des angoisses sans raison, des terreurs folles qui assiègent le vulgaire.

— Non, je vous le répète, j'ai peur.

— Mais enfin, de quoi ?

— De l'arme terrible que vous avez osé mettre aux mains du trésorier des États du Languedoc.

— Des remords ! dit l'Italien avec stupéfaction, des remords !

Le chevalier haussa les épaules,

— Etes-vous bien sûr de votre poison, Exili ? demanda-t-il.

— N'est-ce que cela ? Eh bien, rassurez-vous.

— C'est en Penautier que j'ai mis toute mon espérance ; s'il allait échouer ? s'il allait être surpris, jugé, mis à la torture ne nous livrerait-il pas ? Et alors c'en serait fait pour jamais de ma liberté.

— Insensé ! les poisons que je distille ne m'ont jamais trahi !
 — Oh ! que ne puis-je vous croire :
 — T'ai-je donc trompé quelquefois ?
 — T'ai-je jamais su ? répondit le chevalier. Ne m'a-t-il pas toujours fallu vous croire sur parole ? Vous m'avez dit : « Ceci est un poison. » Je vous ai cru. Vous m'avez dit : « Cette substance produit tels effets. » Je vous ai cru encore. Mais je n'ai jamais eu une preuve.

Jamais une expérience ne m'a prouvé matériellement que vous aviez raison. Et voilà pourquoi j'ai des doutes que je ne puis vaincre ; voilà pourquoi cette terrible pensée m'obsède.

Le moment venu, l'élixir mortel fera-t-il son œuvre ? et le cadavre d'Hanyvel ne révélera-t-il pas le secret de ma vengeance et la cupidité de Penautier.

L'Italien réfléchit quelques minutes.

— C'est juste, dit-il enfin : il vous faut une expérience, chevalier, vous l'aurez ; car enfin les expérimentations faites sur quelques rats que nous avons réussi à prendre, ne doivent pas vous convaincre complètement.

Il nous faut un homme, nous l'avons sous la main.

— Comment cela ?

— Attendez, homme de peu de foi, et sans doute, comme l'apôtre, après avoir vu, après avoir touché, vous croirez, et vous ne douterez plus de la parole du maître.

L'Italien, alors, tira de son sein une fiole microscopique, qu'il déboucha avec d'étonnantes précautions.

Puis, trempant une aiguille dans la liqueur qu'elle contenait, il en secoua par deux fois la pointe au-dessus de l'un des gobelets qui servaient aux prisonniers pour leurs repas.

Deux gouttes presque invisibles tombèrent dans le gobelet.

En ce moment entra le guichetier, portant le dîner des deux compagnons.

— Bombance, messeigneurs ! dit cet homme en posant sur la table deux bouteilles chaperonnées de vert, c'est aujourd'hui la fête de Mgr de Baisemeaux de Montlezun, et notre digne gouverneur a voulu que ses hôtes la célèbrent en buvant à la santé du roi.

Goûtez-moi cela, mes maîtres, et vous m'en direz des nouvelles,

Et le geôlier fit claquer sa langue contre son palais avec une grimace de béatitude qui témoignait hautement de l'estime grande professée à la Bastille pour le vin de « gala » de M. le gouverneur.

Exili jeta à Sainte-Croix un regard significatif, et, désignant une bouteille au guichetier :

— Servez-nous déchanton, mon brave, lui dit-il, et dégustons ensemble les bienfaits de M. de Baisemeaux.

Le porte-clés déboucha prestement la bouteille et remplit les gobelets.

— Voulez-vous boire, chevalier ? demanda l'Italien à Sainte-Croix.

Le chevalier fit un signe négatif.

— Vous avez tort, par ma foi, mon gentilhomme, le vin est le soleil des prisonniers : quand vous aurez passé dix ans encore en notre compagnie, vous ne bouderez pas ainsi devant cette grande consolation.

Et, offrant au guichetier le gobelet dans lequel il avait laissé tomber une goutte de la petite fiole, il prit l'autre, le heurta légèrement contre celui de son partner et en avala le contenu après s'être écrié :

— Dieu donne longue vie à Sa Majesté Louis le quatorzième.

Et le geôlier, lui aussi, avait porté le gobelet à ses lèvres... Mais à peine avait-il effleuré les bords, que, s'affaisant sur lui-même, il tomba comme foudroyé.

Sainte-Croix avait regardé cette scène avec stupeur.

— Eh quoi ! cet homme est mort ? s'écria-t-il.

— Oui, si je le veux, répondit tranquillement Exili. Pour l'instant, je me suis contenté de... l'endormir un peu brusquement. Mais si je ne le tirais de ce sommeil terrible, qui a, vous le voyez, toutes les apparences du trépas, il ne se réveillerait jamais.

Sainte-Croix se pencha sur le corps inerte du geôlier étendu sur les dalles.

(A CONTINUER).

Commencé le 8 Décembre 1881. (No. 102.)

Guibolard vantait l'autre jour les avantages de l'hydrothérapie, qui, disait-il, double les forces de l'homme et prolonge sa vie.

— Cependant, interrompit quelqu'un, nos pères n'en faisaient pas..., et pourtant...

— C'est vrai, ils n'en faisaient pas, mais aussi, ils sont tous morts !...

Prière à nos abonnés arriérés de nous faire parvenir par le retour de la malle le montant de leur souscription pour 1881.

INFORMATIONS

Avec ce numéro commence notre nouveau roman : **UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE**. Quoique beaucoup moins long que celui que nous venons de terminer, ce nouvel ouvrage est, croyons-nous, beaucoup plus intéressant, tant par la fertilité des scènes émouvantes qu'il contient, que par l'époque récente où se passe le drame.

Dans le but de faire connaître notre journal, nous expédions cette semaine, comme échantillon, des copies de notre FEUILLETON à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. Afin de leur permettre de se faire une idée de nos ouvrages, sur demande nous ferons parvenir sans aucune charge, les quatre premiers numéros à toute personne qui en fera la demande.

AUX MAÎTRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédions un certain nombre d'exemplaires du FEUILLETON ILLUSTRE à différents Maîtres de Poste, en les priant d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans le but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs.

LES EDITEURS.

« LE FEUILLETON ILLUSTRE »

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & C^{ie},

Boîte 198, B. de P. Montréal.

4, Rue St. Jacques